

Jacques Olivier Durand

La joie d'avoir vécu

Récit



*Les souvenirs aident à ne pas mourir.
On n'y refait pas le monde.
C'est le monde qui vous réinvente.*

*Dans une chimère, tout est vrai. Toutes les
images mises en mémoire sont vraies. C'est
la recomposition qui arrange les souvenirs
pour en faire une histoire.
Chaque événement inscrit dans la mémoire
constitue un élément de la chimère de soi.*

Boris Cyrulnik

1

La sentence était tombée comme un orage tropical :

– Je me dois de vous dire que vous en avez pour quatre à douze mois...

A mon air circonspect, le médecin crut bon de rajouter :

– Ce n'est évidemment qu'un pronostic par définition aléatoire.

– Vous voulez dire par là que je ne m'en sortirai pas ?

– On peut le dire comme ça.

Les orages tropicaux en remettent souvent une deuxième couche qui achève de vous tremper jusqu'à la moelle.

Je me levai, serrai la main du professeur et sortis sans un mot.

– On se revoit...

– Je ne vois pas pourquoi.

– Comme vous voulez.

Avant de tourner ma clef de contact, je restais un temps infini, les mains posées sur mon volant, à fixer un pigeon qui se débattait avec un quignon de pain. Mes pensées volaient en tous sens, sans se concentrer plus d'une seconde sur une idée, sur un sujet, sur un visage.

On peste contre les médecins qui ne nous disent pas tout ou seulement ce qu'ils veulent, réservant la vérité à leurs confrères, et lorsque l'un d'entre eux va droit au but, sans fioriture ni ménagement, on déteste son honnêteté.

Je roulais bien plus lentement qu'à l'accoutumée, m'arrêtant même pour acheter *L'Equipe*, ce que je n'avais pas fait depuis l'arrivée du Tour, comme si seules des choses futiles pouvaient m'aider à avaler la pilule. Je feuilletai rapidement les pages, en commençant comme à mon habitude par la fin. Un seul article retint mon attention sur la mort d'Albert Ferrasse, Raimu de l'ovalie qui réglait les problèmes du rugby dans l'arrière-salle d'un bistrot agenais. Pardessus et cassoulet. Petites magouilles et bougnettes.

En arrivant à la maison, je m'affalai dans un fauteuil comme si je rentrais d'une ascension du Ventoux, fixant l'écran de télé éteint, vidé.

Je fermais les yeux un long moment, les rouvrant par intermittence.

C'est fou ce qu'un plafond peut dire de choses quand on prend le temps de le regarder.

– Et s’il se trompait ? Et s’il y avait une chance ?

Impossible. Son « On peut le dire comme ça » était mesuré mais implacable.

– Mon coco, cette fois tu y es. Où ? Je ne sais pas, mais tu y es.

J’aurais dû penser à mes enfants, à ma femme, à mes parents, à mes amis... que sais-je ? Mais je ne pensais à rien d’intéressant. Pour la première fois de ma vie peut-être, seul l’instant, la seconde que j’étais en train de vivre m’intéressait, alors qu’il ne se passait rien. Déjà je ne me ressemblais plus, moi qui ai toujours cru que nos pensées se nourrissaient exclusivement du passé et du futur, jamais du présent.

J’en étais un bon exemple, toujours intéressé par l’après, comme si mon présent était déjà du passé. Léa m’invitait souvent à m’adonner à des exercices de concentration, anodins mais précis pour, disait-elle, « éviter le vagabondage cérébral ».

On se titillait souvent à ce sujet : je comprenais mal pourquoi vouloir se défaire de nos pensées, alors qu’elles sont des refuges précieux, des voyages magnifiques, des preuves de vie.

– Mais bon sang, vis l’instant présent, tu ne t’en porteras que mieux !

J’ai essayé de suivre ses préceptes, avec une bonne volonté certaine, mais sans être réellement convaincu.

On ne se refait pas (formule qui en cet instant précis n’était plus tout à fait un lieu commun). Pour moi, c’était trop tard ; j’étais au pied du mur.

Le futur, no future. Le passé, dépassé.

Léa rentra en trombe :

– Alors ?

– Alors quoi ?

– Bien, le médecin ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Que ce n'était plus nécessaire que j'aille le voir.

– Ah, tu me rassures !

– Enfin... que ça ne servirait plus à rien d'aller le voir. Tumeur et tu meurs, il n'y a pas d'alternative.

– Explique-toi ! Cette manie de toujours jouer avec les mots m'horripile.

– Mais je ne joue pas, je ne joue plus, ni avec les mots, ni avec quoi que ce soit. Il m'a dit que j'en avais pour quatre à douze mois, comme ça, sans sourcilier, comme on annonce une note à un élève, sans élever ni baisser la voix, comme une évidence, en toute simplicité.

– En toute simplicité ! Mais tu déconnes !

– Pour une fois, non. C'est ce qu'il m'a dit. Pendant quelques minutes ou peut-être une heure, comme toi, je ne l'ai pas cru et puis je me suis rendu à l'évidence : inutile de retourner le voir.

Léa se jeta sur moi, me couvrit de baisers, presque hystérique :

– Mais on ne peut pas se résoudre, il y a toujours quelque chose à faire ! Il faut voir d'autres médecins, des magnétiseurs, des physiothérapeutes !

– Je pense que s'il me l'a dit de cette façon, c'est que l'affaire est pliée, Léa. L'acharnement thérapeutique, ça

ressemble souvent à des grands gamins en blouse blanche qui jouent à la Game Boy.

Elle prit sa tête entre ses mains, emportée par les sanglots.

– Mais moi, je veux m'acharner à ce que nous vivions ensemble le plus longtemps possible, Paul. Il faut nous battre (elle insista sur le nous), penser à demain.

– Quel demain ? C'est toi qui me dis ça ? Toi qui ne jures que par le présent. « Vis le présent ! » Combien de fois l'ai-je entendu ? Pour moi, le présent devient démesuré, comme seul au monde. Je ne pense plus qu'à lui, ma chérie, et ledit présent risque de durer quatre à douze mois, ce qui, j'en conviens, n'est pas rien !

Je plaisantais mais le cœur n'y était pas. Léa me prit dans ses bras, m'enlaça avec une force que je ne lui avais jamais connue.

Une éternité.

2

La nuit fut longue, ou plutôt courte, c'est selon. Le sens de la relativité allait devenir mon quotidien, je devrai m'y faire. J'eus le sentiment de n'avoir pas dormi ou très peu. Léa encore moins ; elle était très agitée. J'avais l'impression qu'elle voulait me parler, me poser des questions à tout moment mais elle y renonça. Pudeur ou angoisse ? On ne fit pas l'amour.

Comme lors du retour de chez le médecin, mes pensées – je n'ai pas souvenir d'avoir rêvé – n'étaient en rien philosophiques ou existentielles mais portaient, quelques secondes chacune, sur des choses anodines : faire regonfler les pneus de la voiture, déposer les chèques à la banque, annuler mon rendez-vous avec le dentiste (à quoi bon ?)...

Léa avait préparé un déjeuner digne d'une maison d'hôtes périgourdine. Je me tartinai des tranches de pain grillé avec de la confiture comme en colo, ce que je ne faisais jamais à la maison.

– Tu comptes faire quoi ?

A côté, l'annonce du toubib tenait du langage diplomatique.

– Faire quoi, quand ?

– De ta vie dans les quatre ou douze prochains mois...

Les femmes ont un don particulier pour aller droit au but.

– C'est-à-dire... que... je n'y ai pas encore pensé.

– Ah bon ! Tu n'as que quelques mois à vivre et tu ne te demandes pas à quoi tu vas les consacrer ?

– C'est que c'est un peu neuf...

– C'est vrai, mais il faut que tu vives Paul, que tu vives à fond, plus que jamais.

– Tu vas m'aider ?

– Bien sûr et je veux les vivre avec toi, totalement, où tu voudras, comme tu voudras, à la place que tu voudras, avec qui tu voudras, ces mois... (elle chercha un mot qui ne vint pas).

J'avais le sentiment que c'est à elle qu'on avait appris la terrible nouvelle et que toute la nuit elle avait programmé un emploi du temps détaillé, au jour le jour.

– Laisse-moi un peu de temps, si tu veux bien. A ce moment précis, mon bonheur a un goût de reine-claude et de fraise des bois.

Léa vint derrière le dossier de ma chaise et m'enlaça de ses bras, plus dorés que la croûte du pain grillé. Nous restâmes sans mot dire plusieurs minutes.

Je sentais nos cœurs battre dans une limpide harmonie.

– Je vais descendre à la banque poser des chèques et je passerai au garage.

– Comme tu veux, mon cœur.

En ville, je croisai Jean-Yves, un ami cher aimant la bonne chère dont j'appréciais la simplicité et l'art de vivre.

– Tu as l'air fatigué, ça va ?

Vous avez alors une fraction de seconde pour décider quelle part de vérité vous allez dévoiler : tout ? Un peu ? Rien du tout ?

– On fait aller.

– On dirait que tu as un peu plus de difficultés à marcher, à gauche... Tu as mal ?

– Ça dépend des jours et du temps, mais le toubib m'a dit que j'allais progressivement me paralyser de ce côté.

– Il n'annonce pas les choses par quatre chemins, ton médecin.

– C'est quand même un professeur ! Il a même ajouté qu'un jour, je serai complètement alité et qu'alors je ne me relèverai pas. Je compte sur vous pour me distraire.

– Il a fait psy ton toubib ! Tu sais qu'au moindre pépin, je suis là.

Ce genre de phrase passe-partout, tout le monde la prononce dans ces circonstances ; une façon de ne pas aller plus loin. Mais je savais Jean-Yves sincère. Parce que c'est plus facile de dire les choses à ses amis

qu'à ses proches, je lui avais dit l'essentiel sans l'obliger à s'apitoyer sur mon sort. Et je savais qu'il ne dirait rien à personne ou le strict minimum sans en rajouter à qui l'interrogerait sur mon état. C'est un taiseux, comme moi.

La retouche de rimmel n'avait pas suffi à camoufler les larmes que Léa avait versées en mon absence.

– Je t'ai ramené des meringues à la praline.

– Et ma ligne ?

– Maintenant, on s'en fout ! Ne nous privons d'aucun plaisir ! Il faut profiter de chaque instant de la vie, n'est-ce pas ?

– Tu te moques...

– Pardonne-moi ! Je veux dire que te ramener des meringues, c'est aussi un plaisir pour moi, mi amor.

Il y avait dans ses yeux que j'aimais tant, une lueur particulière, entre les larmes et le rire, entre la joie et la peur. J'avais envie de lui dire combien je l'aimais mais la maladie semblait déjà avoir pris toute la place.

– Dans notre situation, enfin dans la mienne, la réaction naturelle, c'est de ne se priver d'aucun plaisir, aucune envie, aucun morceau de bonheur ; brûler le temps. On pourrait envisager de visiter des pays que nous n'avons pas encore découverts : la côte pacifique de l'Amérique latine, le Tibet et le Bouhtan, le sud de l'Afrique... ou revoir des lieux que nous avons aimés : Pétra, les îles d'Aran, le fleuve Niger, le Nil, la Crète,

Zanzibar, le nord Mali, le Brésil et Morro de Sao Paulo, Istanbul, Lisbonne et Porto, la mer rouge, l'Afrique de l'Est, les sommets alpins, Rome, Bombay, Aden, Séville, Venise, les déserts du Wadi Rum, du Sinaï ou du Néguev, la forteresse de Massada... Que sais-je encore ?

On pourrait aussi s'acheter une petite 125 cm³ et nous tirer trois jours au Pays basque ou en Corse... J'aimerais aussi que nous découvriions ou revisitions de grandes tables : « Nous ne sommes jamais allés chez Goujon ! »

Me faire des indigestions de bouquins et de ciné. Me retaper quelques matches du tournoi avec des potes, comme il y a quelques années.

Parce qu'il n'y a plus de temps à perdre, pouvoir enfin perdre mon temps et le partager avec toi et avec les enfants. Nous préserver des plages de bonheur simple. N'accorder aucun millimètre de terrain à ce qui pourrait contrarier notre amour.

Vous faire plaisir et aussi faire du bien. Oui, faire du bien, peu importe à qui et comment mais rendre un peu de tout ce que la vie m'a donné.

Ça doit être mon éducation catho qui remonte à la surface, mais maintenant, je n'ai plus d'excuse pour ne pas le faire ; aucune autre priorité ne s'impose à moi.

Tout cela, si ma santé le permet, si la paralysie ne s'empare pas de moi trop vite. Car tous ces voyages, même les escapades à moto, je ne suis pas sûr de

pouvoir les faire dans quelques semaines Léa, je risque d'être trop fatigué, alors que les plaisirs simples, rien ne m'en empêchera de les vivre, au moins dans mes pensées.

Le visage de Léa se fermait un peu plus à chacune de mes phrases. La belle lumière de son regard s'assombrissait malgré mes tentatives de maintenir une virgule de sourire aux commissures de ses lèvres. J'entendais presque les turbines de son cerveau tourner à plein régime.

– Et les enfants, tu vas leur dire quand ?

– C'est fait. Je leur ai envoyé un mail ce matin, sans rentrer dans les détails ni sur le fond, ni sur les dates mais en leur expliquant clairement la teneur de ma tumeur. Je suppose qu'ils vont m'appeler ; je verrai alors comment être plus précis sans les effrayer.

– Ménage-les, surtout Zoé, tu sais qu'elle dramatise tout.

– Comme sa mère !... Non, non, je plaisante. Je m'y prendrai différemment avec chacun des trois. L'important, c'est de tous vous protéger. Vous n'avez pas à porter mes problèmes, d'autant que moi, je ne pourrai pas vous aider après, quand ce sera encore plus difficile.

– Après... (elle regrettait déjà d'avoir laissé échapper ce mot mais la phrase était partie), ce n'est pas ton histoire ; pour le moment c'est toi qui comptes.

– Tu sais, les voyages dont je parlais, ce n'est pas

grave si on ne les fait pas. Tu ne m'en voudras pas. Il y a du bonheur à prendre tout à côté de soi.

– Bien sûr, tu connais ma devise, Paul : *Hinc et nunc*.

– Pour une fois, je veux bien m'y ranger. Nous allons profiter des choses simples de la vie, sans regrets ni remords. Et tu ne seras pas obligée d'accompagner tous mes délires, de subir tous mes caprices. Ce compte à rebours, c'est le mien. Ni toi ni les enfants ne devez en être victimes. La seule vue de mon état risque bientôt d'être une épreuve suffisamment délicate.

Désormais, comme dirait Bashung, « je vais vivre sur un trapèze » ; je souhaite juste « que ton sourire ne soit pas en grève ».

Elle sourit mais je sentais qu'elle n'était pas d'accord ou, plus exactement, qu'elle ne voulait pas l'être mais je ne lui laissai pas le temps de s'exprimer ; j'allais même aggraver mon cas.

– Je ferai de mon mieux même si profiter du présent, ce n'est pas ma priorité...

– Quoi ? Tu viens de dire le contraire !

Si l'expression « sortir de ses gonds » a un sens, je venais de le comprendre.

– Je veux dire que bien sûr nous prendrons du bon temps ensemble, que je ne vais plus me prendre la tête, que je vais arrêter le... comment tu dis?... vagabondage cérébral, mais je crains que le présent me file entre les doigts très vite, sans même que je puisse l'attraper. Quand je serai cloué au lit, peut-être